

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## **-2- Cher nous autres** **Un siècle de correspondance québécoise**

Robert Blondin et Gilles Lamontagne

Numéro 13, février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blondin, R. & Lamontagne, G. (1979). -2- Cher nous autres : un siècle de correspondance québécoise. *Lettres québécoises*, (13), 68–70.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

peu le désir de corriger celle qu'il a entre les mains parce qu'il se dit que certaines choses importantes n'ont pas été assez soulignées. Dans le cas présent, je ne veux rien enlever ni corriger mais je voudrais ajouter. Je regrette en effet que M. Mailhot n'ait pas cru bon de nous donner en entier les *Lettres sur le Canada*. À tort ou à raison, je crois que ces lettres, c'est le meilleur Buies qu'on puisse lire et que c'est presque un péché de les fragmenter. Mais je ne peux en vouloir beaucoup à l'auteur car, au moment où M. Mailhot publiait son anthologie, Sylvain Simard republiait ces *Lettres sur le Canada* aux éditions L'Étincelle. Je suis, en un sens, comblé. Je puis désormais compter sur une véritable *Anthologie d'Arthur Buies* et sur le texte intégral de *Lettres sur le Canada* quand je jugerai bon de mettre Buies au programme de mes cours sur le dix-neuvième québécois.

On a cru, on a voulu croire qu'au moment où Buies acceptait de travailler avec le curé Labelle, il venait de se convertir et de rentrer dans le sein de l'Église. Il y aurait eu un brusque virage dans sa vie. Je n'ai jamais cru ces belles histoires et M. Mailhot ne semble pas y croire non plus. Pourquoi Buies se serait-il converti ? Il avait toujours été profondément plus chrétien que tous les catholiques de l'époque. Et il n'avait aucune raison de cesser d'être anti-clérical. Buies savait que cette religion qu'on pratiquait autour de lui n'avait rien à voir

avec l'enseignement du Christ. Mais on l'a honni, on a voulu le faire passer pour le dernier des derniers.

Avant de terminer cet article, je citerai donc Laurent Mailhot une dernière fois.

*...le gros curé, jovial et tonitruant, est pour Arthur Buies un « confident intime », « le meilleur ami », « un frère », à la fois un père et une mère. Buies partage son enthousiasme, son goût de l'action. Il se sent compris, utile. Est-il pour autant converti ? Le changement n'est pas aussi radical qu'on l'a dit. Buies avait toujours défendu la charité évangélique contre l'empire ecclésiastique, il continuera de le faire. Il réimprime sa Lanterne, non expurgée, en 1884. Il célèbre ses amis de l'Institut canadien dans Une évocation (conférence de 1883) et Réminiscences. En 1893, un an après la condamnation de l'hebdomadaire par Mgr Fabre, Buies fait paraître un réquisitoire anticlérical « Interdictions et censures » dans Canada-Revue. Il ne s'agit pas de « rechutes » mais de fidélité et de cohérence.*

Je me rends compte maintenant que je n'ai pas encore parlé de Buies écrivain. Et je n'ai pas envie d'en parler non plus. La raison est bien simple. Je veux qu'on lise l'anthologie que Mailhot vient de nous présenter. À ce moment-là, on

n'aura plus besoin de me poser de questions, on saura qu'Arthur Buies est certainement un des grands écrivains de notre dix-neuvième siècle et plusieurs lecteurs, j'en suis sûr, voudront aller faire des incursions dans les librairies qui se spécialisent en canadien pour tâcher de trouver d'autres textes de Buies.

Ils en trouveront car il en existe encore. Mais il faudra, comme le souhaite Laurent Mailhot, que certains éditeurs acceptent de rééditer ou de réimprimer ces textes pour qu'étudiants et professeurs puissent se faire une meilleure idée de ce personnage étonnant. Romantique, il l'est, comme le prouve le petit classique préparé par Léopold Lamontagne qui a écrit la meilleure biographie de l'homme. Mais réaliste aussi, près des êtres et des choses, naturaliste même, critique de tous nos travers et voyant plus juste que personne d'autre au dix-neuvième, sauf peut-être Dessaulles. Mailhot a raison de dire que Buies est l'écrivain le plus complet de notre dix-neuvième siècle.

Cette anthologie est le livre qu'il fallait pour faire connaissance avec Buies. À part l'introduction magistrale de M. Mailhot, l'auteur nous donne quatre pages de jugements sur Arthur Buies qui en disent long sur l'époque. Une chronologie bien faite suit ainsi qu'une excellente bibliographie. Du travail bien fait.

**-2-**

## **Cher nous autres**

*de Robert Blondin avec la collaboration de Gilles Lamontagne*

**En sous-titre :**

*Un siècle de correspondance québécoise*

**(Éd. VLB)**

Je crois que je vais commencer tout de suite par me montrer désagréable, ce qui me permettra de revenir à de meilleurs sentiments un peu plus loin. Le sous-titre ne ment pas, les deux gros volumes contiennent des lettres qui s'échelonnent sur au moins un siècle mais, ce sous-titre, il est un peu trompeur. Je dirais que la majorité des lettres qu'on nous offre sauf celles qui concernent *la guerre* sont beaucoup plus près de nous que du dix-

neuvième. Et puisque les lettres d'avant dix-neuf cent étaient si peu nombreuses, pourquoi ne pas les avoir groupées ensemble dans une première partie ? Les deux volumes nous présentent dix-huit chapitres, qui sont nés il me semble, bien arbitrairement. Il y avait, à mon sens, dans ces lettres, quelques grandes divisions à faire avant d'en arriver aux chapitres. Est-ce que les chapitres intitulés *Le grand amour, L'amitié, L'oeuvre de*

*chair, Les peines d'amour, La vie sans l'autre, Les mariages, L'ennuyance* (où on parle toujours d'amour) n'auraient pas dûs se retrouver sous le même titre général : *L'Amour* ? N'y aurait-il pas eu lieu de grouper sous le titre *Les Événements* les chapitres suivants : *La guerre, La Politique, Les Fêtes* ? Et tout le reste, cinq ou six autres chapitres sous le titre *Le Quotidien* ?



D'un chapitre à l'autre, je me suis senti mal à l'aise, non pas à cause du contenu des lettres mais à cause de l'organisation de toute cette affaire. Cette lettre (p. 70 du tome 1) qui commence ainsi : « Mon bien aimé, je viens de recevoir ta tendre missive » et qui est d'abord une lettre d'amour ne devrait-elle pas se trouver dans un autre chapitre plutôt que dans celui intitulé *La Famille* ?

Passons sur ces défauts d'organisation. Reste le contenu et il n'est pas négligeable. Avant d'y arriver, j'ai voulu savoir qui avait eu l'idée de tout cela ? Et j'ai lu l'introduction de Robert Blondin. Je me demandais à quoi il voulait en venir avec ses citations de Toynbee et de Krishnamurti. J'ai réussi à sortir de là pour arriver à l'explication que je cherchais.

Après avoir eu l'idée de ce programme de radio, l'avoir présenté à ses supérieurs, l'avoir fait accepter, l'auteur fait passer des annonces dans les journaux, à la radio et à la télévision. Il a reçu plus de 15 000 lettres. Ce n'était certes pas un mince travail que de lire toute cette correspondance, de choisir les meilleures lettres et de les regrouper ensuite en vue d'une présentation logique. Je n'ai jamais écouté les émissions de radio au cours desquelles on a présenté ces lettres. Je me dis que ce devait être assez vivant à cause du ton des lettres, de leur contenu, de leur forme et peut-être aussi à cause des quatre animateurs : Michel Garneau,



Les animateurs du programme à la radio : Michel Garneau, Robert Blondin, Gilles Dupuis et Rachel Cailhier.

Robert Blondin, Gilles Dupuis et Rachel Cailhier.

*« De toutes ces lettres, j'ai tiré une série de trente-neuf émissions de radio, que nous avons intitulée Chers nous autres, où Rachel Cailhier, Michel Garneau et Gilles Dupuis ont partagé avec moi et des milliers d'auditeurs un sympathique exhibitionnisme-voyeurisme. »*

*Cher nous autres*, c'était assez bien trouvé parce que ces lettres, à travers nos ancêtres, nos grands-parents ou nous-mêmes (car une grande partie a été écrite après 1960) nous permettent de nous retrouver, de nous reconnaître et même de reconnaître le pays d'hier qui a passablement changé depuis vingt ans.

Les lettres qui m'ont intéressé le plus, ce sont celles qui font partie des chapitres qui parlent de l'amour sous une forme ou une autre. L'amour autrefois n'était peut-être permis que dans le mariage mais il semblait bien être une préoccupation constante des jeunes, des moins jeunes et même des vieux. Quels soupirs ne retrouve-t-on pas dans certaines d'entre elles et quels élans parfois ! Il y avait là de grands talents cachés. Certains auteurs qui font de belles fautes d'orthographe n'ont pas peur par ailleurs d'inventer des mots, de les déformer pour le plaisir, quelquefois de s'inventer un vocabulaire. Ah ! si on leur avait laissé la bride

sur le cou à tous ces écrivains en herbe, quels beaux romans n'auraient-ils pas écrits ? Car les accents ne trompent pas. La plupart de ces gens vivent leur quotidien dans l'espoir de vivre l'amour demain ou après demain. Naïves ces lettres, on le sait d'avance, mais belles souvent et prenantes. Même quand elles sont drôles comme celle-ci que je vous cite datée du 3 novembre 1880. C'est un fils qui écrit à son père :

*« Cher père,*

*C'est avec plaisir que je reçois votre aimable lettre. Je suis heureux de voir que vous jouissez d'une bonne santé et que le travail occupe toujours vos mains.*

*Je suis bien, ainsi que toute la famille à l'exception de ma tante Julie qui, comme vous le savez déjà, est très malade.*

*Cher père, je vous remercie de vos cinq piastres que vous m'envoyez pour m'acheter un habillement. Je ne m'accorde pas avec maman. Elle veut pas que j'achète un habillement, pour la raison que je ne travaille pas et vous êtes pour vous en revenir bientôt, et que vous courez le risque de ne pas avoir d'ouvrage en arrivant. Ça fait pas mon affaire, je veux et elle ne veut pas. On fait pas l'accord de suite, pour se défendre, elle me disait si ton père veut, c'est correct. Je vous ai*





*écrit, vous voulez, et maintenant elle ne veut pas. Comment arrangez ça !*

*Je suis votre fils*

Rodolphe  
(p. 47, tome 1)

Et j'aurais bien envie de vous en citer une autre au complet qui est publiée sous la rubrique *L'Oeuvre de chair*, écrite par une femme qui avait encouragé son petit ami à y aller franchement et qui a eu, après, des remords de conscience. Mais le texte couvre presque deux pages de ce livre. En voici quand même un passage :

*« Je ne crois pas qu'on puisse agir comme on l'a fait tous les deux, jusqu'aux limites extrêmes, les dépassant même souvent sans ressentir quelques picossements de conscience très agaçants et qui ternissent un peu le bonheur que procure l'amour véritable. Je ne crois pas qu'il faille être triste et inquiet quand on aime. »*

Tout le texte de cette correspondante oscille entre le oui et le non. C'est le cœur et la tête qui se livrent un combat. Si on pouvait réprimer ses désirs ! Elle dit : « Moins d'amour pour prouver plus d'amour ! » et elle termine ainsi : « Ne m'en veux pas trop, Gérard, je t'embrasse pour la dernière fois . . . (ah non !) »

Elle s'appelait Germaine. J'espère qu'elle s'est dépêchée de marier son Gérard. Elle en avait furieusement besoin. Et elle le dit d'une façon merveilleuse. Vous retrouverez cette missive aux pages 252-253 du tome 1.

Il faudrait parler de la guerre, de ces gens qui sont allés se battre en Europe, qui ont connu les tranchées et toutes sortes de misères ; il faudrait parler de la politique aussi. On rencontre ici, même si l'auteur nous avait dit que les noms des signataires avaient été changés, une lettre de Louis-A. Dessaulles, le seul Dessaulles qui existe vraiment, neveu favori de Papineau qui écrit on ne sait pas à qui (j'aimerais bien le savoir, moi) au lendemain de la mort de son oncle une lettre dans laquelle il raconte comment Papineau a refusé la confession avant de mourir. Est-ce que cette lettre est parvenue à M. Blondin par le biais des annonces dans les journaux ou de la radio ? Il paraît que pour les images — il y en a d'extraordinaires — Victor-Lévy Beau lieu et Gilles Lamontagne ont fait un détour à la Bibliothèque nationale. En ont-il profité pour ramener aussi quelques lettres ?

Il faudrait parler de *Ite missa est* qui est un assez mauvais titre où on trouve des textes édifiants. On y voit par exemple

un bon père de famille qui a envoyé son fils au collège pour qu'il fasse un prêtre, ne presque pas pouvoir se remettre de la décision de son fils :

*« En effet, comme tu me le dis toi-même depuis ta tendre enfance, mon désir était de te voir prêtre un jour. C'est pour cela que nous t'avons mis au Séminaire et que nous t'avons fait faire ton éducation au prix de mille sacrifices parfois. (. . .) Je croyais, cependant, être mieux récompensé aujourd'hui. Cette récompense que je souhaitais ardemment tu la connais depuis longtemps déjà. Combien j'aurais été heureux de te voir ministre du Seigneur. »*

(p. 199, tome 1)

Quelle mine d'or, ces livres de correspondance pour un étudiant en sociologie ou encore pour un romancier qui manque de sujets ! Et même pour un simple lecteur qui reçoit rarement des lettres et qui voudrait se donner l'illusion qu'il en reçoit beaucoup de correspondants disséminés partout à travers le pays et même ailleurs ! Certaines de ces lettres sont certes un peu ennuyeuses mais il vaut la peine de passer à travers elles pour le plaisir qu'on trouvera à lire les autres.

## -3- Un Québec romantique

### du dix-neuvième siècle

Un beau livre, mais . . .

Je me promettais une belle promenade, à l'aide d'André Duval, dans cette ville de Québec qui a dû, on peut le croire, être beaucoup plus romantique au dix-neuvième siècle qu'elle ne l'est aujourd'hui. Belle couverture en tons de bleu pâle et de rose, acrylique du peintre Antoine Dumas. Nombreuses illustrations dont plusieurs sont très belles et nous donnent presque l'état de grâce avant d'entreprendre la lecture du livre. Mais non. Ce n'est pas du tout le livre que j'aurais voulu lire et pour de nombreuses raisons.

Monsieur Maurice Filion a fait un compte rendu de ce livre dans le *Devoir* du 9 décembre. Un texte intelligent, bien fait, qui dénonce les principaux défauts de ce livre. Monsieur Filion a vu des choses que je n'avais pas vues et je lui en sais gré. Mais j'ai vu des choses qu'il n'a pas vues et c'est de ces dernières dont je vais surtout parler.

Que M. Filion me permette de le citer d'abord. Un paragraphe qui donne le ton du livre :

*« Passe que l'on nous cite l'émer-*

*veillement des « arrivants », Basil Hall, Sasannah Moodie, Peter O'Leary, Arthur G. Bradley, Cheadle, Milton, Charles Chaplin, Walter Henry, Maurice Sand, devant la vieille capitale après la traversée de l'océan et la navigation dans le St-Laurent. Mais que l'on recoure aux témoignages d'étrangers, comme ceux de l'Anglais Adam Hogson ou de l'Américain Clifton Johnson, aux gravures de Bartlett pour décrire les rigueurs de l'hiver, en y ajoutant, bien sûr les vociférations d'Arthur Buies,*